

La pauvreté de Jésus en mission

par BRUNO REGENT, SJ*

 La visée de cet article est d'approcher l'attitude spirituelle positive dite de pauvreté, à partir de la manière dont saint Ignace contemple le Christ.

Se recevoir d'un Autre

Jésus est pauvre dans son être même puisqu'il est envoyé : Fils, il se reçoit de son Père. Son désir est la gloire du Père, l'accomplissement de sa volonté. Qui est ma mère, qui sont mes frères, qui sont mes compagnons ? Ce sont ceux qui font la volonté du Père (*Mt* 12,49-50).

Cette pauvreté de l'être est englobante des trois vœux – pauvreté, chasteté, obéissance. Elle se traduit par une écoute active, une obéissance ; par un refus de sa propre gloire, de sa réussite, de son prestige, de toute séduction ; par une pauvreté de l'avoir qui reçoit tout de la main du Père.

Sans cesse vivre de la relation, risquer la relation, attendre et recevoir d'un autre ; et donc être prêt à tout, richesse comme pauvreté, santé comme maladie, honneur ou déshonneur¹, pourvu qu'il y ait mission de service et gloire de Dieu, gloire du donateur de la vie, parce que le don de la vie est redonnée et non saisi.

À l'opposé d'être pauvre, posséder, c'est être satisfait par l'avoir. Nous sommes appelés, à la suite du Christ, à renoncer à tout avoir pour vivre de la vie, vivre du don reçu et redonné, vivre de la foi en celui qui donne. La pauvreté du Christ ne consiste pas à vivre sans objets, sans relations ! Elle est sans cesse vivre la relation aux objets et aux personnes comme exercice du don et non de la possession.

Tout ceci est une pauvreté spirituelle, une pauvreté en (de l') esprit – puisqu'elle touche au jugement propre. Elle prend visage concret dans la vie de Jésus : réception du pain de la main du Père, via un petit enfant ; fuite du prestige après la multiplication des pains ; mise à l'écart de l'aveugle pour le guérir ; accomplissement non de sa volonté mais de celle du Père, etc. On pourrait repérer comment les miracles de guérison ne sont pas ceux d'un guérisseur ou d'un thaumaturge mais sont signes de la puissance du Père, rendue possible par la foi : « Le Seigneur exauce le désir des pauvres » (*Ps* 10,17). Le pauvre, lui, désire sans désirer avoir ; il désire – parce qu'il est un vivant des relations – la vie de l'autre, c'est-à-dire que l'autre vive. Le Seigneur exauce le désir de Jésus, le Pauvre.

* BRUNO REGENT, Directeur des publications *Christus et Etudes*; regentbr@gmail.com

¹ *Exercices spirituels* 23.

L'être en mission est à sa source un être pauvre de lui, sans défense. L'attitude de Bernadette parlant à son curé de l'Immaculée Conception est éclairante ; elle tient ferme dans sa mission : «il ne m'est pas demandé de vous convaincre (que la dame est bien l'Immaculée Conception), mais simplement de vous le dire».

La pauvreté spirituelle n'est donc pas fondamentalement un détachement, une ascèse, pour grandir en liberté, grandir dans son humanité, dans son épanouissement, sans souffrir d'attachements désordonnés ; elle n'est pas simple sagesse stoïcienne. Elle n'est pas une sobriété qui permette d'éviter les excès ni une assurance d'être bien dans sa peau.

L'envoyé est comblé, simplement parce qu'il est envoyé, qu'il est avec (*Lc 2* : Marie est dite «comblée de grâces car le Seigneur est avec toi»). C'est la présence qui comble, même quand elle est dans l'absence (cf le tombeau vide).

Eprouver le manque

« La pauvreté est une grâce, parce qu'elle est spécialement un don de Dieu ; son Fils unique a voulu naître dans la pauvreté et grandir avec elle. Non seulement il l'aima dans sa vie, en supportant la faim, la soif, ... mais aussi dans sa mort, en voulant être dépouillé de ses vêtements et manquer de tout, même d'eau quand il eut soif »².

La pauvreté comme grâce, ce n'est pas éprouver le manque, mais c'est éprouver le manque comme don de Dieu, comme lieu d'expression de la foi. Tenir dans la confiance en Dieu dans le manque, c'est être pauvre en esprit.

Et nous savons que ce n'est pas simple : dans ma communauté, comme sans doute dans d'autres, quand la qualité du vin, des pommes ou de la glace, n'est pas au top, cela suscite des remarques – pas seulement parce que c'est moins bon, mais parce que ce moins bon est interprété comme une non-attention de la part du chargé d'office, une non-reconnaissance, ou encore une volonté déplacée d'imposer ses standards d'ascèse à d'autres. Le manque est tout de suite situé dans une relation de confiance et de reconnaissance, ou au contraire d'ignorance et de mépris³.

Et ce débat traverse la Bible : si la richesse, la paix, la vie en sécurité dans ses frontières sont interprétées comme dons de Dieu, comme manifestations de son attention, alors la pauvreté, le manque, les voisins qui viennent faire la guerre, cela est du à l'infidélité. D'où la question de Job et du serviteur souffrant (*Isaïe 53*) : si Dieu se manifeste dans le don (et la richesse), peut-il être dans le manque ?

² Lettre d'Ignace écrite par Polanco aux Pères et Frères de la communauté de Padoue, le 6 août 1547 ; cf IGNACE DE LOYOLA, *Ecrits*, DDB, Paris 1991, 721s.

³ Dans nos sociétés, la consommation, les achats (traîner dans les magasins), viennent conjurer les frustrations et les manques affectifs, aider à se sentir reconnus. Oser tenir ferme dans le manque, sans refuge dans les objets, les loisirs, les distractions, les idoles, est une des dimensions du combat pour devenir libre.

Cette pauvreté comme grâce s'oppose à la richesse. Le riche n'éprouve pas le manque, il pense que Dieu l'aime, qu'il lui donne ce qu'il faut pour vivre et il en est satisfait... ainsi la richesse ne permet pas de connaître Dieu, ni la foi. Dire cela est insupportable au riche, car c'est lui faire entendre que quelque chose lui échappe, qu'une réalité est cachée aux sages et aux savants mais révélée aux tout-petits (*Mt* 11,25).

À l'opposé de la richesse, il y a à aimer la pauvreté comme une mère, car elle ouvre à l'écoute de la parole du Père. La pauvreté dont il est question ici n'est pas du volontarisme. En Jésus, elle est la conséquence de la sortie de Dieu ; l'Incarnation est décidée en pleine clarté pour le salut du genre humain. Être envoyé crée un ordre, une priorité : le manque est le signe de la mise en œuvre de cette priorité. « Autrement, qui aimerait la pauvreté mais ne voudrait ressentir aucune privation, ni aucune de ses suites, serait un pauvre trop délicat⁴ ». Désirer la présence et le service de Dieu, c'est aimer et vouloir un espace large en soi où il puisse y demeurer ; c'est donc vouloir et choisir beaucoup de vide, de silence, de 'manque'.

« Le Seigneur ne s'appartient pas parce que son être même appartient au Père et à nous, auxquels il a été envoyé dans une mission d'amour⁵ ». Jésus, qui se reçoit de son Père comme origine, se reçoit aussi de ceux auprès de qui il est envoyé, et en qui il entend la voix du Père qui l'appelle. Ainsi, l'obéissance n'est pas seulement envers le Père (ou le supérieur dans la vie religieuse, ou le conjoint dans une vie de couple), elle est tout autant envers ceux vers lesquels chacun est envoyé et qu'il n'a pas choisis. Être pauvre de ce que sont les autres, les recevoir de la main du Père, les aimer comme tels.

Mission et style de vie

L'être en mission est aussi un être pour la mission, au service de la mission du Père.

Or le Père veut manifester sa préférence, son élection en faveur des petits et des pauvres, des malades et des pécheurs. Le style de vie de l'envoyé doit s'en inspirer et permettre d'exprimer cette élection.

Il y a donc à opérer un choix en faveur des pauvres qui, pour être authentique, est un choix vécu dans une pauvreté spirituelle qui détache de toute réussite, de toute satisfaction. Être pauvre, même des choix faits : s'en remettre au Père quant au jugement, à la récompense. Ne pas décider par soi-même des manières d'être et de faire, du choix des personnes et des lieux, des résultats, des satisfactions à retirer : sur tout cela être indifférent, c'est-à-dire préférer les choix du Père.

Sans cesse choisir tel moyen, telle relation, telle attitude, et sans cesse en être pauvre, 'indifférent', libre, désirant seulement une gloire du Père plus grande⁶. Les moyens ne

⁴ *Ibidem*, Lettre du 6 août 1547.

⁵ P.-H. KOLVENBACH, « Lettre sur la pauvreté », in *Acta Romana* 23/1 (2004) 213-219, ici 213.

⁶ Ce n'est pas un superlatif – la plus grande gloire – comme s'il y avait une possible perfection indépassable ; c'est un comparatif, un davantage, toujours en chemin.

sont en soi ni bons ni mauvais ; ils font partie des possibles. C'est un cœur de pauvre qui trouve à ajuster les moyens et la fin, à l'écoute de la volonté de Dieu, à la recherche de ce qui convient au service de la mission de son Fils.

Il ne s'agit pas de faire sortir les pauvres d'eux-mêmes pour qu'ils deviennent riches, ni les pécheurs pour qu'ils deviennent parfaits – sans besoin de miséricorde. Il y a à indiquer un passage qui permet de vivre, pardonné, tout en restant convaincu de son être de pécheur⁷ ; il y a à indiquer une porte étroite qui débouche – dans la pauvreté – sur une présence comblante⁸.

Mais pour indiquer cette traversée vers la vie, le témoignage (du témoin) est celui de l'esprit vivant dans la chair. C'est l'être même du témoin qui est convoqué à cet endroit : témoignant que sa chair pécheresse est traversée par le pardon, que la pauvreté matérielle n'est pas que subie mais choisie, dans la joie d'avoir trouvé un trésor dans le champ qui rend libre par rapport à toutes les autres richesses : il peut s'ouvrir à l'autre et oser la relation, sans peur de ce qu'il est ou de ce qu'il pourrait perdre.

Dans la Compagnie de Jésus, suivre le Christ pauvre et en mission, être serviteurs de la mission du Christ, ne donne aucune sécurité de 'bien faire' ; cette suite du Christ renvoie sans cesse à un discernement priant : Père que veux-tu que je fasse ? Ce discernement priant ne permet pas un 'repos' : le Fils de l'homme n'a pas de pierre où reposer la tête. Il n'existe pas de 'bonne pratique' qui rassurerait ; il y a sans cesse à discerner, dans la prière. Ce discernement se déploie dans trois directions, la réception de la mission, la manière de la vivre, ses bénéficiaires.

Recevoir la mission

La mission est reçue, par définition – ce sont les faux prophètes qui s'autoproclament. Dans la vie religieuse jésuite, cela s'incarne annuellement par et dans la rencontre avec le supérieur majeur, et se vérifie (se fait vrai) au long des jours par la vie de communauté locale et dans la relation avec le supérieur local.

Refuser de décider par soi-même comment être pauvre est un combat⁹. Dans la méditation des deux étendards¹⁰, le retraitant demande la pauvreté spirituelle et la pauvreté effective si la divine Majesté veut bien le choisir pour cette vie et cet état. La pauvreté spirituelle est la clé d'entrée. Elle est une grâce, sans cesse à recevoir, car elle touche au jugement, ce qu'Ignace appelle le jugement propre. La pauvreté spirituelle, c'est être

⁷ Si je me regarde, je me sais pécheur ; mais si je me regarde en Dieu, il m'a pardonné, m'appelle et m'envoie.

⁸ « Il est venu chez les siens et les siens ne l'ont pas reçu. » (Jn 1,11) Comment Jésus a-t-il éprouvé la joie de servir dans ce dépouillement, et comment à sa suite tenir ferme dans la confiance quand les signes semblent absents ?

⁹ Si les statuts de la pauvreté des jésuites insistent tant sur la relation avec le supérieur pour éclairer les choix, ce n'est pas pour rien !

¹⁰ *Exercices spirituels* 136s.

pauvre de son esprit, c'est-à-dire oser dire ce que je pense, ce qui me traverse, car ce que je pense m'est donné ; je ne peux donc pas le garder, sinon ce que je pense ne peut porter du fruit ni être converti. Mais être pauvre de son esprit, c'est aussi accepter que la parole de l'autre soit préférée à ce que je pense, quant à ce qui gouverne ma vie. Pouvoir dire : ce que tu me dis, je ne le sens pas pour telle raison, (j'ai déjà pêché sans rien prendre pendant toute une nuit), mais sur ta parole je vais jeter le filet.

Donner gratuitement

Donner gratuitement ce qui a été reçu gratuitement. Cette gratuité des ministères vise sans doute l'indemnité, la gratification financière qui y est liée ; mais elle vise tout autant l'être même : c'est soi-même qui est à donner gratuitement, sans en chercher ni jouissance, ni gratification morale, ni compensation affective. La vraie joie de donner ignore le don en train de se faire et ne regarde que celui qui reçoit. Ainsi prononcer l'offrande de l'Ad Amorem¹¹, en apportant sa mémoire, son intelligence, son affectivité, peut se reprendre subtilement : on peut vibrer dans ses homélies, ses accompagnements spirituels, en avoir des compliments, et ne pas entrer dans l'appel du supérieur à faire une thèse... ; ou bien, on termine une thèse, demandée par les supérieurs, et voilà que le supérieur suivant envoie dans une mission qui n'est pas dans le prolongement normal de la thèse ; quel gâchis contraire à la pauvreté peut-on penser ! Sans entrer dans la question du bien fondé de la nouvelle mission confiée, en tout cas la question de l'effectivité de l'offrande de soi est bien posée.

Donner gratuitement de son être, partager de ce que l'on est, demande aussi de traverser des peurs et des images de soi, pour suggérer le travail de Dieu dans nos faiblesses : le reniement et la conversion de Pierre sont dans les quatre évangiles et sont au cœur du témoignage de l'apôtre¹².

L'épisode de l'obole de la veuve – qui est pauvre, précise l'évangile de Luc – se conclut ainsi par Jésus : « ils ont donné de leur superflu, mais elle, de son indigence : elle a tout donné, tout ce qu'elle avait pour vivre » (Mc 12,38-44). Tandis que les riches ont donné de ce qui déborde de leur savoir, de leur avoir, de leurs vertus, cette femme, apparemment sans relations, donne de son indigence, 'penuria' en latin : elle a donné de sa pénurie, de son manque. On n'est pas ici dans les catégories superflu/nécessaire. Donner le superflu, c'est donner à la surface. Donner de son manque, donner son manque, c'est une ouverture pour la vie à l'endroit même où elle se reçoit. Donner gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement, c'est donner en pauvreté ce que vous avez reçu en pauvreté, dans l'ouverture de votre manque. Ce qui est gratuit est gracieux, il est reçu par grâce,

¹¹ *Exercices spirituels* 234.

¹² Quand Peter-Hans Kolvenbach parle de la pauvreté comme geste prophétique, il ose mettre en parallèle le geste de partage de son essentiel en faveur de plus pauvres et l'acceptation de ministères peu appréciés, car sans succès ni prestige.

et invite à rendre grâce, à louer. La louange, dans l'épreuve et le manque, ce n'est ni du masochisme, ni un discours pieux adressé à l'affligé pour fuir un geste effectif de solidarité ; elle est inattendue, fragile et joyeuse, enracinée dans la confiance, sans prix.

Le Seigneur n'a pas méprisé la pauvreté du pauvre, ni caché de lui sa face (*Ps 22,25*) et juste après (v. 27) : Les pauvres mangeront et seront rassasiés ; ils loueront le Seigneur ceux qui le cherchent. La pauvreté débouche sur la louange ; le rassasiement dont il est question n'est pas l'inverse du manque, il n'est que la pauvreté, mangée, digérée, qui est devenue trésor et nourriture et qui comble bien plus que toute richesse. La louange est une posture de pauvre dans laquelle il est possible de durer sans honte¹³. C'est lui qui confesse en vérité « le Seigneur est mon berger, je ne manque de rien » (*Ps 23,1*).

Solidarités

Il y a beaucoup à insister sur la solidarité évangélique avec les pauvres. Non pas solidarité pour que les pauvres deviennent riches, mais pour que les personnes qui sont affamées, malades, prisonniers, handicapées, etc., découvrent une porte étroite vers la vie, la vraie vie. Trop souvent le mot de *pauvre* mélange son sens positif – la valeur évangélique qui est l'objet du présent article – et son sens négatif, l'assimilant à la misère. La pauvreté évangélique est l'habit nécessaire de celui qui veut être solidaire de personnes dans la misère¹⁴ ; ou encore, l'amitié avec des personnes dans la misère n'est authentique que portée par un cœur de pauvre. Et réciproquement, un cœur de pauvre est nécessairement compatissant et inventif en faveur des personnes dans la misère. Pauvreté et misère s'appellent l'une l'autre, sans se confondre.

Ignace de Loyola, dans les Constitutions de la Compagnie de Jésus, donne aux jésuites des critères de discernement pour le choix des ministères :

« ...ils s'emploieront aussi aux œuvres de miséricorde corporelle dans la mesure où le permettront celles qui sont spirituelles, qui importent davantage, et dans la mesure où ils auront assez de forces : par exemple en portant aide aux malades, spécialement dans les hôpitaux, en les visitant et en mettant quelques personnes à leur service, et en apaisant les différends ; ou bien encore en s'employant personnellement à faire ce qu'ils pourront pour les pauvres et pour les détenus dans les prisons, et en faisant en sorte que d'autres le fassent aussi. On gardera la mesure qui convient en tout cela, selon le discernement du préposé, qui aura toujours devant les yeux le plus grand service divin et le bien universel »¹⁵.

¹³ Dans un commentaire de la première béatitude, celle des pauvres en esprit, Madeleine Delbrel dit : « Ne pensez pas que notre joie soit de passer nos jours à vider nos mains, nos têtes, nos cœurs. Notre joie est de passer nos jours à creuser la place dans nos mains, nos têtes, nos cœurs. ... Ne dites pas : « j'ai tout perdu ». Dites plutôt : « j'ai tout gagné ». Ne dites pas : « On me prend tout ». Dites plutôt : « je reçois tout » (M. DELBREL, *La joie de croire*, Seuil, Paris 1968, 41)

¹⁴ Cf J. WRÉSINSKI, « Pourquoi choisir la pauvreté ? », in *¼ monde, vaincre l'exclusion*, novembre 2004, colonnes 3-4.

¹⁵ 7^{ème} partie, n° 650.

Il serait mensonger de penser que ce genre de texte viserait à détourner les jésuites des missions auprès des personnes dans la misère. Les engagements des premiers jésuites – auprès des réfugiés, des prostituées, des malades notamment – sont suffisamment établis et nombreux pour que l'on ne puisse en douter. Par contre il indique combien ce ministère doit être accompagné d'un cœur qui n'absolutise rien, qui cherche un bien toujours plus grand et qui veut travailler avec d'autres.

Encore récemment, le Père Kolvenbach écrivait¹⁶ :

« La misère ne devrait pas exister. C'est une honte qu'il y ait tant d'affamés dans ce monde qui pourrait les nourrir mais ne le veut pas vraiment. La pauvreté que le Christ inspire n'implique aucune complaisance pour l'état de pénurie et de privation dans lequel vivent tant de gens. Au lieu de se résigner et de tolérer la misère et la pauvreté comme autant de fatalités, le Christ, dans son être pauvre, a ouvert un nouveau chemin : de riche qu'il était, il s'est fait volontairement pauvre pour nous, pour nous enrichir de sa pauvreté. »

Discernement priant

Suivre le Christ pauvre, servir des personnes dans la misère, ne peut se vivre sans un discernement priant ; il n'est pas seulement le fruit d'une dynamique de groupe ou d'analyses sociales et politiques, etc. C'est important de discuter, d'analyser ; mais ce n'est pas le dernier mot. Le discernement priant ne consiste pas non plus à simplement prendre conscience de ses goûts et capacités, de ses envies, de ses limites.

Il consiste en une contemplation des mystères de la vie du Christ, en une sortie de soi, pour apprendre et recevoir d'un autre. Le discernement priant inclut donc la parole de l'Autre et des autres, non pour la saisir, la récupérer, mais pour s'y fier. Il n'est pas fait non plus pour choisir le plus efficace, mais pour choisir ce qui augmente la relation, le désir de Dieu et de sa gloire¹⁷.

Discerner, c'est peser la différence entre la jouissance d'un objet ou d'une relation et la joie d'être avec, c'est mettre de l'ordre dans l'usage des objets comme des relations, cherchant à renoncer aux satisfactions pour vivre de la joie : c'est elle qui, dans les nécessaires relations aux êtres et aux choses, nous ordonne au désir et au service de Dieu.

Ignace a laissé un feuillet « élections sur la pauvreté »¹⁸ ; il y note les arguments pour et contre concernant le choix d'avoir ou non des revenus fixes. Ce qu'il estime décisif en faveur de la pauvreté est ce qui nourrit la suite du Christ, la foi, l'espérance, l'édification.

¹⁶ Lettre de décembre 2004, aux supérieurs majeurs, à la suite de sa lettre de 2003 sur la pauvreté, cf *Acta Romana* 23/2 (2005) 514-520, ici 516.

¹⁷ Le discernement – quand il se contente d'une pesée des raisons pour et contre – mais sans la prière ni le désir de Dieu, n'est pas ignatien !

¹⁸ IGNACE DE LOYOLA, *Ecrits*, cit., 321-323.

¹⁹ P.-H. KOLVENBACH, « Lettre sur la pauvreté », cit., 218.

« Avant même d'être un service des pauvres, la pauvreté évangélique est une valeur en soi » reprend à son compte le Père Kolvenbach¹⁹ en citant Jean-Paul II ; phrase étonnante. Peut-il y avoir une valeur plus haute que le service des pauvres ? L'onction de Béthanie (*Jn* 12,1-8) peut donner une piste de réflexion : il est des affaires de cœur qui sont sans comparaison possible avec les questions financières. Le geste de Marie dans cette onction honore les pauvres : dans la gratuité du don, dans la liberté manifestée, alors qu'il y a manque pour ceux dans la misère aux alentours, est indiquée la porte étroite de la vie. Si Jésus peut ressusciter son frère Lazare, alors il n'est plus besoin de thésauriser, de garder des réserves pour le moment où viendra la mort ; le don du parfum renonce à son efficacité même – celle d'honorer un mort –, à toute satisfaction : il est hymne à la vie et au Vivant.

Des *statuts de la pauvreté* décrivent pour les jésuites des pratiques conformes à leur vœu de pauvreté. Un tel opuscule peut sembler ambigu : si l'on est fidèle à ses prescriptions, on en serait quitte avec la pauvreté, on serait 'en règle', on pourrait se déclarer pauvre ... devenant ainsi riche de soi ?! Peut-être ces statuts seraient-ils tout aussi bien nommés : 'statuts des affaires économiques' ; il n'y a d'ailleurs pas de statuts de l'obéissance, ni de statuts de la chasteté. Mais les jésuites sont membres d'un Corps international. Ces statuts disent l'état actuel du discernement priant de leur Communauté internationale pour qu'ils les reçoivent et les reprennent à leur compte localement, dans un discernement priant. Ils indiquent l'incarnation de la pauvreté spirituelle dans notre temps, auprès de nos contemporains. Une pauvreté spirituelle sans inscription dans la chair n'est qu'illusion.

Conclusions

Les profès de la Compagnie de Jésus s'engagent à ne pas relâcher la pauvreté. Si l'esprit d'une telle promesse se comprend, son application est vite complexe quand il s'agit de réviser les règles de pratiques financières et administratives.

Qu'est-ce que relâcher la pauvreté ?

Sans doute faut-il d'abord insister sur l'engagement pris de ne pas affaiblir la conformité au Christ pauvre ; il n'y a rien à affaiblir sur la force et l'authenticité de ce désir, et les lieux de combats sont immenses. Tout peut venir le battre en brèche : qu'il est tentant de justifier des accommodements, quant à la propriété de petits biens, quant à la satisfaction narcissique ou mondaine de quelques honneurs, quant à la manière de tenir à son jugement propre par rapport à ce qui est demandé dans la mission. Ne pas relâcher le désir de suivre le Christ qui s'est anéanti lui-même, qui n'a rien revendiqué pour lui, etc., quelle exigence en terme de prière, d'obéissance, de manière de vivre : ainsi tout n'est pas bon en matière de spectacle, de rythme de vie, d'habitat, etc. ; il est si vite fait de se raconter que c'est au nom de l'inculturation qu'il faut aller voir tel spectacle, acheter tel objet... ! Dans la vie communautaire, ne pas relâcher par exemple sur la qualité de la parole échangée, sur l'attention aux autres. C'est cette folie de la suite du Christ pauvre, sans cesse recherchée, qui fait trouver des pratiques adaptées et renouve-

lées, qui permet de se décider dans les choix concrets : les moyens restent relatifs, seconds, mais quand ils sont choisis et habités par la fin visée, ils sont à mettre en œuvre avec détermination et sans retard.

Qui sont les pauvres ?

Seul celui qui est pauvre connaît et reconnaît d'autres pauvres. Le monde ignore qui ils sont. Le Pauvre, le Christ, voit ce que personne n'avait vu : la veuve donnant ses piécettes, celui qui avait faim nourri, celui qui était prisonnier visité, celle qui brise le flacon de parfum honorant la vie. Quand des pauvres – des publicains et des pécheurs – se rencontrent, il se vit une fête, une joie, un partage, que les riches – les pharisiens et les scribes – ignorent, jalourent et condamnent. Les pauvres excèdent toute connaissance²⁰. Et cependant c'est dans la contemplation du visage de frères et de sœurs, par le partage de leur humanité, que nous apprenons à connaître le Christ pauvre. Puisse la Passion du Christ nous libérer, nous ouvrir, pour que nous partagions la joie des pauvres. S'ils nous invitent à leur banquet, confusion de joie ! Venons nous prosterner et offrons nos coffrets – nous-mêmes.

²⁰ PH. DEMEESTÈRE, *Les pauvres nous excèdent* (coll. *Christus*), Bayard, Montrouge 2012.